

Réponse à Roger Stéphane

Pourquoi s'acharner à réviser des évidences ? • La cacophonie sans fin du malentendu général.

Que le malentendu, la mauvaise foi, voire la désinformation, soient de plus en plus souvent la règle dans ce qu'il est convenu d'appeler le débat intellectuel, l'article que vient

PAR BERNARD-HENRI LÉVY

de consacrer M. Stéphane à mes « *Aventures de la liberté* » en est une nouvelle illustration, à la fois caricaturale et navrante (1).

Les faiblesses de Gide

Au sujet de Mounier, d'abord, Faut-il redire ici que la France est un pays où l'on peut avoir été de gauche et collaborer ? progressiste et péta-niste ? Faut-il réexpliquer l'étrange mais classique enchaînement qui, dans les années 30, fit de tant d'antidémocrates des maréchalistes

doctrinaires et joyeux ? Tout le monde, aujourd'hui, sait cela. M. Stéphane, comme tout le monde, le sait. Qu'il feigne de l'ignorer, qu'il réintroduise l'incertitude et le litige dans un

dossier classé, qu'il brouille, de surcroît, les pistes en comparant les éditoriaux de Mounier de 40 à telles déclarations d'un socialiste des années 80, voilà qui témoigne d'une volonté, non d'éclaircir mais d'obscurcir les termes du débat. « *Esprit* », au début de l'Occupation, fut une revue d'inspiration vichyste. C'est un fait. Une évidence. Quel but poursuit-on, quel intérêt sert-on lorsque l'on s'acharne à réviser des évidences qui, hélas, appartiennent à notre histoire ?

Gide. Nul ne nie la grandeur de Gide. Nul — et surtout

pas moi — ne songe à oublier « la clairvoyance et le courage » dont Gide fit preuve « tout au long de sa vie ». Mais doit-on, pour autant, faire silence sur les faiblesses du grand homme ? Doit-on, comme les staliniens, retoucher pieusement la photo afin d'en effacer les ombres ? Et à quel joue M. Stéphane lorsqu'il s'étonne si bruyamment de l'édifiant histoire que je rapporte et où l'on observe, à

Moscou, l'auteur des « *Nouritures terrestres* » trop occupé par le souci de son livre futur pour voir, reconnaître et, à plus forte raison, entendre un Boukharine venu, selon toute vraisemblance, solliciter son assistance ? Cette scène, ar-chiconne (et que Gide, de son vivant, n'a, soit dit en passant, jamais songé à démentir), se trouve dans les Mémoires de Pierre Herbart. Lesquelles Mémoires, intitulées « *La Ligne de force* », sont, aujourd'hui en-

core, disponibles dans d'excellentes collections de poche. Alors de deux choses l'une : ou bien M. Stéphane l'ignore — et j'ai peine à le concevoir, ou bien il feint de l'ignorer, il fait à nouveau l'innocent et spéculé sur l'effet de brouillage que produit inmanquablement ce type de petite tromperie — et cela n'est digne ni de lui ni de nos lecteurs communs.

Le grand Malraux

Malraux enfin. Le grand Malraux. De toutes les « objections » de M. Stéphane, c'est celle qui, bien entendu, me touche et me sidère le plus. Car soyons sérieux. Que je rappelle l'ambiguïté de son attitude au moment de la liquidation, par Staline, des anarchistes espagnols, c'est vrai. Que je m'interroge sur la date relativement tardive de son entrée dans la Résistance et que je

l'explique, entre autres raisons, par l'influence de Josette Clovis, c'est encore vrai (et je conviens de ce que cette thèse peut avoir de « romanesque »).

Mais où est donc l'« attaque » ? Où est l'« agression gratuite » ? Comment, par quel miracle de lecture peut-on transformer en entreprise « anti-Malraux » un livre qui, du début jusqu'à la fin, de l'aventure indochinoise à l'héroïsme antifasciste, de l'escadrille Espana au mystère de la conversion gaulliste, est au contraire placé sous son autorité et sous son signe ? Il n'y a pas, dans ce livre, de héros parfaitement « positifs ». Mais s'il y en avait un, si je devais identifier celui de tous ces personnages qui cumule, de mon point de vue, les grâces habituellement disjointes de l'écrivain, du penseur et, surtout, de l'homme d'action, c'est lui que, sans la moindre hésitation, je

nommerais en tout premier. Il suffit de lire pour le voir. Et ceux qui m'ont vraiment lu n'en doutent pas un instant. M. Stéphane m'a-t-il lu ?

Tout cela, je le répète, n'aurait guère d'importance s'il ne fallait y voir une nouvelle preuve de la misère critique contemporaine et de quelques-uns de ses procédés. M. Stéphane d'ailleurs, dans un accès d'ingénuité plutôt touchant, convient au détour d'une phrase qu'il s'est en effet contenté de « parcourir » (sic) mon livre. Sait-il qu'avec cet aveu il révèle, pour notre plus grand profit, la règle non écrite qui, de plus en plus souvent, préside au débat public : que personne ne lise personne et que les textes effacent les textes — dans la cacophonie sans fin du malentendu général ?

B.-H. L.

(1) « *Opinions* » du 27 mars.

de FIGARO - Lundi, 8.04.91